

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 13

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204955>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ait de mort d'attendre pour me remarier que son corps fût froid.

*

Un mandarin commanda à un orfèvre deux barres d'or massif. Quand l'artisan les apporta, le mandarin lui en demanda le prix :

— Excellence, dit l'orfèvre, il y a, comme tout le monde sait, un prix fixe pour l'or ; mais à votre Excellence nous ne demanderons que la moitié du taux.

— C'est bien, dit le mandarin en lui rendant une des barres, je garderai l'autre, et nous serons quittes.

*

Un bûcheron, chargé de ramée, heurta en passant un docteur. Celui-ci voulut lui donner un soufflet.

— Donnez-moi un coup de pied, dit le bûcheron, mais non pas un soufflet. J'aime mieux avoir plus de mal et ne pas tomber entre vos mains, car alors je serais perdu.

La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Taine et l'Allemagne, par L. Poulain. — Les parapluies de Philippe, par F. Dupin de Saint-André. — L'arbre dans nos montagnes. Introduction d'exotiques, par Henry Correvon. — Marguerite Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. (Troisième et dernière partie.) — Le recrutement du personnel des hôpitaux en France, par le Dr Dardel. — Nouvelles congolaises. Deux hommes forts, par Daniel Bersot. — Les intellectuels en Russie, par Louis de Soudak. (Seconde partie.) — Ella. Scènes de la vie laponne, par J.-A. Früss. (Troisième partie.) — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome XLIX.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 4, Lausanne.

ON EINSURTA

QUE N'EIN EST PAS IENA

YA desando passâ houit dzo, vo z'ê marquâ coumeint dâi iadzo lè nièzes s'einmourd-zont et coumeint dzo gaillâ, qu'etion portant bons z'amis, sè sont taupâ po on affèrè dè rein dâo tot ; vo vu contâ houai coumeint on pâo insurtâ cauquon sein ein savâi on mot et onco recaïrèd pè dèssus lo martsî 'na bouna dèdzalaie sein qu'on l'aussè meretâie, bin s'ein faut !

Vo z'âi prâo ouï dèvezâ dè Monsu Thiers, qu'a èta Presideint de la Republica ein France, après 70 ? C'ètai on gaillâ, cein, qu'and bin

ruisselants dans la cuisine où l'attendait sa grand'mère, il ne ressemblait guère au beau garçon qui, le matin, la quittait si gaiement.

Il craignait une scène, assurément, car d'emblée il chercha à s'excuser, à expliquer son aventure.

— Faut pas vous fâcher, grand'mère, je voulais revenir et je le leur ai assez dit que j'étais pressé, que le foin serait mouillé encore une fois, mais ils n'ont rien voulu entendre. C'est la faute à Gustave et à Louis, et puis au père Fritz de là-bas...

Mais il avait tort de penser que la vieille femme allait l'accabler de reproches. Elle avait essayé autrefois de faire des scènes à son mari, à son fils, de gronder, de supplier, de menacer : elle savait l'inutilité des flots de paroles. Elle se contenta de jeter à son petit-fils un regard où il y avait plus de pitié que d'indignation et de lui dire de sa voix cassée d'aïeule :

— Il aurait mieux valu, Julien, ne pas tant leur répondre. Un non tout court aurait suffi. Mais pour dire non il faut être un homme, et toi, tu n'es qu'un bon enfant.

FIN

Illusions. — Avez-vous une petite chambre à tapisser ? N'oubliez pas qu'un papier bleu la fera paraître plus grande, et qu'au contraire des tons foncés, avec de grands dessins, produiront l'effet opposé.

n'étai qu'on petit botasson et que n'arâi jamé pu eintrâ dein lè grenadiers ! Mâ cein n'eimpalse pas que l'est li qu'avâi fè lo vert et lo sè po ne pas einmourdzi cliia guerra avoué lè Prussiens, kâ cognessai lè z'Allemands asse bin què Bismarck et savâi dza prâo que lè Français sariont fottus, kâ l'étâi dzo correint dâi s'affères et savâi prâo io la tsatta avâi mau âo pi, assebin cliiâo Français ariont du l'attiûta et cé martsau Lebâo, qu'ètai adon âo départèment militéro et que desâi que ne manquavè papi on boton de dièton, l'ariont du lo reinvouyi à sa fonzde et n'ariont pas reçu lè voustaies que l'on zu, n'ariont pas nompplie èta d'obedzi dè payi cliia grossa contra-parse âi z'Allemands sein comptâ tot lo territoire que l'ao z'ont subliâ ! Ma fâi, ein après, mâ trâo tard, lè Français sè sont de : T'eintlèvâi pi pon on Thiers ! hein ! sin l'avâi attiûta ; c'est on gaillâ que vâi bè et qu'est d'attaque, assebin quand Marque-Mahon, qu'ètai Presideint a zu dèmichenâ, l'ont met à sa plliace et l'ont bin fè !

Ora, que vo z'ê cein de, vo sèdis que, quand on vâo dèvezâ avoué lè bitès, quand on vâo lè criâ po lè rappertsi, s'en vâo lè fèrè avançi aobin recoula, se l'est dâi z'hègû, l'âi a tot on lingadzo que ti lè païsans et l'ao fennès cognaisant ; s'on vâo bailli oquî à 'na cabra, on dit : Tai ! bediet ! bediet ! bediet ! po lè dzenelhiès : Pi ! pi ! pilet ! pilet ! pilet ! pe lè fayès et lè mutons ; quand on lè minès à la patoura, le muteri l'ao fa : Prrrrou ! prrrrou ! prrrrou ! ein martseint dèvant lo tropè ; enfin quiet y'a oquî dinse po totès lè bitès, tant que mimameint po lè caïons qu'on l'ao fâ : Guedi ! guedi ! guedi ! quand on va l'ao bailli oquî. Mâ, l'âi a onco po lè caïons on outro mot coumeint vo z'allâ vairè.

On dzo dè faire d'Aveintse on marchand d'Anglais dè Payerne, menâvè po lè veindrè on pecheint tropè dè caïons ; l'ain avâi quâtra cinq dozannès po lo mein, et lo gaillâ sè tegnâi dèvant cliiâo medze couètè avoué on sa dè reprin ein bandoulière, epû po lè fèrè saïdrè, l'ao tsampavè de temps en temps 'na pouna dè cè reprin ein l'ao faseint : Tiari ! tiari ! que l'est don on outro mot dè passé po rappertsi lè caïons.

Enfin, fasâi cè commerce tot dâo long de la tserraira ein bouaileint adé : Tiari ! tiari ! tiari !

On Français, que passâvè perquie, et qu'out cein criâ, sè peinsâ : « Cliia tserravouïta dè maquegnon, n'einsurtè-te pas noutron bravo Monsu Thiers, ein l'accobllieint avoué sè caïons », adon coumeint cè coco etai on gaillâ que ne badenâvè qué tot justo, ne fe ni ion ni dou, tracè su lo marchand dè caïon, et l'âi fot 'na ramenaie dâo diabblio, que lo pourro dianstere que ne comptavè pas su cliiaque, vè tot épélua, et va sè rebattâ perquie bas avoué son sa.

Lo Français, quand s'est vu âo bè maitein dè cliiâo caïons, ein cambè on part ein on iadzo, dèvant que l'autro ne l'âi tracè contre, et fot le camp en crieint : « Tè u fèrè respettâ noutron governèment, mé ! »

Invraisemblable, en effet. — Au sortir du théâtre, entre dames du monde.

— Les malheurs de la jeune fille m'ont vraiment émotionnée et la thèse que soutient l'auteur est tout-à-fait empoignante...

— Non, ça ne tient pas debout et la donnée est parfaitement absurde : entre le deuxième et le troisième acte, le programme nous dit qu'il s'est écoulé six semaines et l'héroïne porte la même robe et le même chapeau !

JEUX DE SOCIÉTÉ

Deviner le nombre de jetons qu'une personne aura mis secrètement dans ses mains, sans faire aucune question.

Dites à une personne de mettre, sans que vous le voyiez, 5 jetons dans une main et 6 dans l'autre, et que vous devinerez dans quelle main il y en a 6.

Lorsque cela est secrètement fait, on dit à la personne :

1° De doubler le nombre qui est dans la main droite ;

2° De tripler celui de la gauche ;

3° D'ajouter ce double au triple, pour qu'elle en connaisse la somme ;

4° De partager cette somme en deux parties égales ;

5° D'une des moitiés d'en retrancher 11 ;

6° De doubler le reste ;

7° D'y ajouter le nombre 5.

D'après ce calcul, on devine qu'il y a 3 jetons dans la main droite et 6 dans la gauche.

Pour faire ce tour, il faut observer :

1° Qu'il n'y a que les cinq premières parties du calcul qui soient nécessaires, les deux dernières étant sur-ajoutées pour détourner les personnes ;

2° Que la quatrième et cinquième parties de l'opération ne sont possibles qu'autant qu'il y a 3 jetons dans la main droite et 6 dans la gauche.

Par conséquent, si celui qui fait le calcul ne trouve aucune difficulté, on voit par là, sans faire de question, dans quelle main sont les 5 et les 6 jetons ; mais s'il y en a 6 dans la droite et 3 dans la gauche, alors la somme qu'on dit partager dans la quatrième partie du calcul est 21 ; on vous observe alors que cette somme ne peut se partager également, vous dites alors, sans paraître y faire attention, qu'elle est la maîtresse de partager en deux parties inégales sans fractions.

Si, sans vous rien dire, on partage le nombre 21 en deux parties égales 10 $\frac{1}{2}$, vous pourrez ignorer jusqu'à ce moment le nombre qui vient d'être partagé, mais la cinquième partie de l'opération vous tirera d'embarras. Car, quand vous direz de retrancher 11 de cette moitié, on vous répondra que c'est impossible ; vous dites alors qu'il est indifférent d'en retrancher 11 ou 9, et vous continuerez le reste de l'opération qui est inutile, mais qui masque et dérouté le calculateur.

L'escalier idéal. — Une veuve, qui vit des loyers de sa maison, attend avec impatience un amateur pour un appartement resté vide depuis de longs mois. L'autre jour, enfin, un monsieur se présente.

— Vous avez un appartement à louer, madame ?

— Oui, monsieur, cinq pièces et chambre de bonne.

— A quel étage ?

— Au cinquième.

— Fichtre !... décidément, c'est trop haut.

— Trop haut !... On voit bien que monsieur ne connaît pas notre escalier. Il est si doux que quand on monte on croit descendre.

Le Théâtre tient un nouveau succès. *Les Aventures du Capitaine Corcoran*, la pièce à grand spectacle qui servira d'adieux à nos artistes, fait salle comble à chaque représentation. C'est le rendez-vous des familles ; petits et grands y trouvent un égal plaisir. Montée avec un luxe extraordinaire de figuration, de costumes et de décors, cette pièce produit beaucoup d'effet, en dépit des dimensions restreintes de notre scène. On y voit de tout : même des gymnasiarques admirables, des clowns désopilants ; enfin, jusqu'à des chevaux, qui vraiment font très bonne figure dans le grand défilé final. — Demain, matinée et soirée. Le nombre des représentations sera forcément limité.

— Au Kursaal, le spectacle n'est certes pas moins attrayant, et l'on se demande souvent quel chemin on va prendre : celui de Georgette ou celui de B.J.-Air ? Et le problème n'est pas toujours facile à résoudre ; M. Tapie a la main si heureuse dans le choix de ses attractions et la composition de ses spectacles. Par bonheur, le *Kursaal* joue tous les soirs. Cette semaine, il a un spectacle vraiment extraordinaire, qui sera donné demain, dimanche, en matinée et soirée.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.